

ALEXA FAUCHER

Puisqu'on a marché
sur la Lune

ROMAN



PUISQU'ON A MARCHÉ SUR
LA LUNE

Collection
D'une fiction, l'autre

DERNIERS TITRES PARUS :

- Re naïtre**, Janine Teisson, 2020
Elles venaient d'Orenbourg, Caroline Fabre-Rousseau, 2020
Icare, mon amour, Jeanne T., 2020
Le Premier Convoi - 1848, Michèle Perret, 2019
La Mouette Rieuse, Clara Delange, 2019
Rouges fleurs, Rouges Cris, Rose-Marie Naime, 2019
Une valise dans la tête, Rabia,, 2019
Les Fivettes, Eléonora Mazzoni, 2018
Mon pays c'est le chemin, Nathalie Bénézet, 2018
En coulisses, Caroline Fabre-Rousseau, 2017
La Formidable histoire de Charles Pipeyroux, Hélène Pradas-Billaud, 2017
La Cavalière, Jeanne Galzy, 2017
L'amer noir, Nic Sirkis, 2017
Tumultes, Christine Deroin, 2016
Ma fille, ne t'en va pas, Marion Poirson-Dechonne, 2016
Les Étoiles de Tchernobyl, Viviane Campomar, 2016
Cri, Janine Pham, 2016
Les Moissons de l'absence, Nathalie Bénézet, 2016
Canimonde 2184, Janine Teisson, 2016
La Vierge noire, Virginie Carrillo, 2016

Illustration de couverture :

©Jean-Michel Letellier, *Lune rouge*, papier fait main, 2020.

Alexa Faucher

Puisqu'on a
marché sur la Lune

roman



© Éditions Chèvre-feuille étoilée
Montpellier
bureau@chevre-feuille.fr
<http://www.chevre-feuille.fr/>
mars 2022
ISBN : 978-2-36795-153-9

Merci à

*Albert Camus, Barbara, Charles Baudelaire,
Frédéric Dard, Marguerite Yourcenar, Édouard Glissant,
Jacques Brel, Michel Audiard, Fernando Pessoa,
Jean-Paul Sartre, Paul Valéry, Dany Laferrière,
Leonard Cohen, Yves Simon, Lou Reed,
Toni Morrison, Chaz Palmentieri.*

—

À mon Lulu, nos distorsions indispensables.

PREMIÈRE PARTIE

NDLR : Voir la table des matières p. 237 pour les références des citations et éventuelles traductions des titres. Les traductions des expressions étrangères sont enfin d'ouvrage p. 234.

- 1 -

Nohé

Aujourd'hui, Maman est morte.

Nohé marche sur le bitume de Paris. Elle n'a pas de destination particulière, il faut qu'elle erre, qu'elle plante ses talons au sol pour comprendre que ces deux dernières semaines ont existé.

En quittant le crématorium du Père-Lachaise, une amie de sa mère a tenté de la convaincre d'assister au déjeuner organisé en « petit comité ». Elle a prétexté un mal de tête, le besoin de repos, promis de donner des nouvelles très vite. Elles ont échangé un regard de connivence triste, l'amie a compris qu'elle n'avait plus la force de sourire aux évocations, aux souvenirs, aux plaisanteries, que ses larmes devaient couler pour elle et personne d'autre.

Elle vient d'offrir le corps de sa mère aux flammes, elle marche avec l'urne sur laquelle une étiquette est collée, « Héloïse Fargeot, 15/06/1971 - 27/07/2039 » qui se balance dans un sac au bout de son bras, elle arpente la ville sans savoir où elle va.

« C'était une belle cérémonie, tu aurais aimé Maman. Tout toi, vraiment ». Aucune trace de religion, une enfilade de musiques tant aimées, on a versé un champagne millésimé dans des coupes que tous ont levées quand la trappe a avalé le cercueil, en criant un « mort aux cons ! » collégial qu'Héloïse avait tant proclamé de son vivant après un verre de plus, de trop, souvent. Ni fleurs, ni couronnes. Un déferlement de rires et de larmes mêlées, une quinzaine de personnes, la garde rapprochée.

La mort était arrivée trop vite. Deux semaines auparavant, Héloïse était vivante, et Nohé ne parvient pas à comprendre comment le cancer a pu l'emporter en un instant, comment personne ne l'a prévenue. Héloïse, elle, savait depuis des mois, son médecin l'avait dit à Nohé dans le couloir de l'hôpital. Elle avait gardé le secret et avait tout organisé, comme toujours.

Elle avait commandé le cercueil, préparé la liste des morceaux à diffuser, acheté deux magnums d'un excellent champagne, écrit les instructions qui devraient être suivies à la lettre, et avait envoyé un message à Nohé auquel elle avait joint un billet d'avion – pour qu'elle « assiste à une cérémonie importante, et tu en profiteras pour passer quelques jours avec ta vieille bique de mère » – c'est ce que le message disait. Un aller-retour entre New York et Paris, Nohé avait pesté sur le prix du billet en sachant que c'était inutile.

Les décisions d'Héloïse étaient impératives.

En arrivant à Paris, elle avait eu du mal à la reconnaître dans sa maigreur, la mort avait déjà commencé à s'installer dans ses cellules et elle lui avait annoncé que la cérémonie serait sa crémation. Mourir. Nohé était revenue à Paris pour que sa mère puisse mourir. Elle n'avait pas eu le temps d'être en colère, de demander des explications : Héloïse avait écarté le tout d'un geste fragile de la main, en souriant avec une presque-malice, « oh écoute, je vais juste mourir, ça devait finir par arriver, non ? Si je t'avais dit que j'étais malade, t'aurais tout planté pour sauver ma peau mais face à ce foutu cancer, y'a rien à faire. Rien du tout, c'est une vraie saloperie imbattable. Et ta carrière alors ? Non, hors de question. Ça n'est que la mort ma chérie, on ne plante pas sa vie parce que sa mère meurt, c'est dans l'ordre des choses ! »

Le sujet avait été fermé comme ça, à *la Héloïse* : elle avait entonné l'introduction d'un oratorio d'Honegger, *La Danse des Morts*, « Souviens-toi, Homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière » dans un geste théâtral épuisé. Sa voix s'était posée dans toute sa justesse, comme si la définition de sa vie se manifestait. Rien, jamais, chez Héloïse ne sonnait faux et on aurait eu beau chercher, tout était « au carré », jusqu'à ses erreurs tonitruantes. La tiédeur la lassait trop vite, c'était ce qui resterait d'elle, probablement. Ne pas être tiède, quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise : s'il y avait eu une

stèle, Nohé y aurait fait graver « de feu et de glace, avec de la chantilly ». Mais de tombe il n'y aurait pas, Héloïse avait été très claire sur ce sujet, « pour que tu reviennes t'installer ici ? Ah non, certainement pas ! Tu reviendras pour toi si tu veux, pas pour fleurir un bout de marbre à la con ! ».

Ensuite les jours étaient passés comme des minutes, il avait été question de se dire au revoir et on n'avait pas eu beaucoup de temps pour le faire. Il fallait s'organiser, régler les détails puisqu'il était évident qu'Héloïse avait décidé de partir, de ne pas attendre que son corps la lâche après des semaines de douleur éteinte au THC : elle avait fait appel à la procédure habituelle, le collège de médecins avait validé sa décision, prescrit le poison, et il ne restait qu'à attendre l'arrivée de Nohé pour l'ingestion définitive.

Avec Héloïse, peu de choses étaient négociables et le principe s'étendait jusqu'à sa mort.

Nohé marche sans savoir où elle va durant des heures, la destination n'a pas d'importance. Elle voudrait pleurer sa mère derrière des lunettes de soleil qui couvrent la moitié de son visage, ne plus parvenir à avancer et s'asseoir sur un banc, poser le sac à l'urne à côté d'elle et laisser les larmes la déborder. Elle pense que si elle marche assez longtemps, la fatigue viendra à bout de sa résistance et qu'elle pourra enfin pleurer.

Elle n'a pas versé une larme dans ces deux semaines, Héloïse ne l'aurait pas toléré. Elle a composé un visage de fille aimante et obéissante pour faire des derniers jours de sa mère un passage agréable, elle a accepté toutes ses demandes sans frémir, sans même opposer un instant de résistance. Elles ont regardé des dizaines de films devant lesquelles elles se sont endormies, bu du vin dès le matin, mangé tout ce que l'estomac d'Héloïse acceptait de conserver, fumé de l'herbe et bu des cocktails aromatisés à la MDMA à chaque fois qu'elles en ont eu envie, gloussé sur des blagues Carambar et Nohé a pris des centaines de photos de sa mère mourante, « Oh mais je te vois venir, tu vas faire une expo de ta mère morte... fille indigne ! », elles ont ri de l'idée et de toutes les autres. Mais elles n'ont pas pleuré.

Avec Héloïse, la résistance était vaine, elle gagnait toujours à la fin.

« We are the Borgs, you will be assimilated, resistance is futile¹ ». Elle sourit à l'apparition de cette phrase dans son esprit, revoit sa mère la dire lorsqu'elle était enfant et refusait de faire ce qui lui était demandé. Héloïse profitait de sa voix de fumeuse, elle aggravait simplement la note, prononçait les mots et fonçait sur la taille de Nohé pour la chatouiller. Quels que soient l'endroit, l'heure, elle brisait la résistance dans des rires après avoir annoncé son irrémédiable destruction. Elle revoit les courses-poursuites hilares et hurlantes autour d'une table, d'un canapé, dans une salle d'attente ou dans une rue.

Sur le trottoir, l'Enterprise a disparu, les Borgs ont gagné cette fois, et Nohé voudrait pleurer sa mère.

Elle marche et ses yeux restent secs, aucun banc ne la sent s'écraser sur son mauvais bois et la lumière commence à tomber quand elle lève les yeux vers la plaque, sur le mur de l'immeuble. Rue des Martyrs, en blanc sur fond bleu, elle est revenue au point de départ, devant l'immeuble où sa mère vivait encore avant-hier.

Elle plonge une main dans sa poche et en sort le trousseau, incline son visage vers l'écran qui la reconnaît et ouvre la porte, traverse la cour pour arriver à l'atelier d'Héloïse, glisse une clé dans la serrure hors d'âge, entre, s'assied sur l'accoudoir du canapé rouge où elle est morte. Le sac à l'urne est sur ses genoux, elle le regarde, le pose sur la table basse et voit l'enveloppe marron, grand format, sur laquelle une plume a écrit « Nohé, mon Cœur, pour après ». Elle avait promis, « tu l'ouvres pas hein ? Même quand je dors, pas touche. T'auras bien le temps après ».

Elle prend l'enveloppe et l'ouvre, en sort un cahier sur lequel elle lit un titre manuscrit, *Puisqu'on a marché sur la Lune*. Une autre enveloppe, blanche, petite, sur laquelle est écrit « à visionner » renferme une carte mémoire. Nohé sourit, on n'utilise plus ce genre de supports depuis des années, le monde est empli de « clouds » et personne n'utilise plus ni papier, ni stylos, ni cartes mémoire. Elle

connecte le lecteur de cartes, qu'Héloïse a laissé là en prévision, à la console, et l'écran se déploie sur le mur blanc du salon, les images commencent leur danse de défilement et elle sourit encore, aucune larme ne vient et Nohé pense qu'elle doit être encore sous le choc que les médecins décrivent dans les médias après un événement macabre, celui qui gèle tout, qui éteint les hurlements des failles et impose son silence dans l'air, le sidérant ; « oui ça doit être ça, c'est de la sidération, ça va passer ».

Elle entend Héloïse, « mais secoue-toi enfin, on va louper le train ! » en voyant cette photo d'elles à Montréal où Nohé trouvait toutes les voitures si grandes et s'arrêtait pour les photographier dans leur mouvement, elle se demandait pourquoi les petites voitures n'existaient pas dans ces rues. Elles avaient couru dans le parc du Mont-Royal enneigé pour attraper ce train après avoir pris quelques secondes pour un selfie. Encore un mot que personne n'utilisait plus, l'époque de l'ego anéanti avait tiré sa révérence, on n'aurait plus eu l'idée de se prendre en photo pour tenter de vendre un idéal factice.

Elle se revoit adolescente dans ces jours avec sa mère, elle sait ce qu'Héloïse veut lui dire et elle ouvre le cahier à la première page.

- 2 -

Héloïse

- Ce qui commence -

Rien ne commence jamais selon l'idée qu'on pourrait s'en faire.

On pourrait s'attendre à une vision cinématographique, quelque chose de palpitant et dramatique, il y aurait la musique posée en escalade, la lumière saupoudrée, la caméra effleurerait ensuite un visage avant de se fixer sur un point. On prendrait toute une atmosphère en pleine gueule, la violence d'un choc immense quand la berline percute un platane. On verrait les traces de sang sur le bitume projetées très loin, l'habitacle fracassé, les éclats de verre, le capot béant exhalerait une fumée blanche et on se mettrait à craindre l'explosion, on espérerait un hurlement humain déchiré, que la douleur parle de vie encore présente. On sentirait cette anxiété face à l'image, on attendrait l'éveil, la lutte pour revenir à la normalité, même ordinaire, l'image d'Épinal d'un petit-déjeuner autour d'une table où tout le monde ferait la gueule parce qu'il serait trop tôt encore pour que l'amour sorte de sa tanière.

Mais, en réalité, tout commence comme une irréalité. Une impossibilité absolue, les mots sont absorbés dans un non-sens, rien n'a de prise, ni soi, ni les autres, ni les faits. Tout devient mou, ouateux peut-être, souple, comme un abdomen sans soutien musculaire, le doigt s'y enfonce comme dans un beurre à température ambiante en juillet. On traverse la matière, on se sent la traverser et on n'y oppose pas de résistance. Il n'y a aucune résistance dans un événement de cette nature – la résistance demande du temps, du réel, une vérité quelconque à laquelle s'accrocher.

Cet événement-là est cette réalité qui ne peut en avoir, dont on refuse l'existence même.

C'est un lac de sable mouvant, pas plus étouffant qu'un nuage de vapeur d'eau, il obère le temps et l'espace, tout s'y dissout. On s'enfonce lentement pour ne pas comprendre que c'est vrai, que c'est arrivé, que ça se passe dans nos vies. Dans la mienne, la tienne que j'ai mise au monde, depuis ce jour où tes premières cellules ont commencé à s'agglomérer en moi, depuis que j'ai choisi que ta naissance aurait lieu. Tout était organisé, jusqu'aux imprévus pour lesquels on a toujours cette marge de sauvegarde, tout était en place et rien n'était parfait, mais on pouvait encore exercer une forme de contrôle pour que les nids-de-poule ne foutent pas les amortisseurs en l'air.

Soudain, on roule sur un magma, on glisse mais on ne comprend pas encore ce qui se produit. Le magma appa-

raît dans une poignée de secondes, ça s'annonce dans une phrase, exprimée dans ta voix enfantine, hésitante, au téléphone.

« Tu sais Maman, il s'est passé quelque chose de très grave hier, mais je sais pas si je dois le dire, Papa il m'a dit que si j'en parle il va aller en prison et je le reverrai plus jamais ».

Je venais de plonger dans l'infinie brûlure, elle avait commencé à consommer chacun de mes millimètres comme un boa constrictor s'enroule lentement autour du corps de sa proie. J'étais sa proie indirecte, son dommage collatéral patent. Il y a eu cette sensation de lenteur indigne, comme un cauchemar au ralenti, la sensation évidente de descendre en flèche dans cette lenteur vertigineuse, la certitude absolue que pour le reste des jours que je passerais dans cette humanité, je garderais cet instant précis en mémoire.

Je ne connaissais pas encore « les faits », mais je savais. Je savais que je ne sortirais pas de cette sensation, qu'elle venait de m'emprisonner en moi définitivement. Mon cerveau, à ce moment très précis, a opéré un mouvement que je ne lui connaissais pas : il m'a dédoublée. Je me suis sentie assise à côté de moi-même, je me suis perçue, à ma droite et à ma gauche, consciente d'être Une, et avec dans chaque pied un pas de danse qui pointe son nez, j'ai senti l'instinctive machine mettre en place sa survie.

Le tout n'aura pris qu'un instant sans doute, infinitésimal et impossible à mesurer dans sa sensation étirée dans ce même temps-éclair. J'ai vu se décomposer l'écrasement, senti chacune de ses nuances, toutes les microsecondes ancrées en moi. Je savais ce que ta voix enfantine allait me dire alors que je ne connaissais pas « les faits », et je savais qu'aucune fuite, aucune échappatoire ne s'offrirait. J'ai insisté pour que tu poursuives, un des deux « moi » l'a fait – ce « moi » qui venait d'attraper la corde, qui venait d'armer son arc, je le regardais faire pendant que l'autre pied m'ordonnait de me planquer, de fuir, de ne pas vivre ça, mais déjà la flèche se tenait prête à partir pour déchirer des artères et franchir les cols.

Je suis une guerrière terrifiée.

« Mon Cœur, si c'est grave, tu dois me le dire, je suis ta maman et je vais t'aider, mais comment t'aider si tu ne me parles pas ? »

Je me suis entendue prononcer des mots dans une sensation de les réciter, en espérant avoir bien lu tous ces guides de fabrication de la « bonne mère » avalés depuis ta conception, les dizaines de podcasts, les centaines d'articles de journaux, les conférences, les ateliers, les choses que ma mère faisait et que je m'étais juré de ne jamais faire, dans cette répétition générationnelle de mère en fille, on se jure de faire « mieux ».

Tiens, prends ma leçon maternelle du jour : on ne fait pas mieux. On fait au mieux et avec un peu de chance, juste un peu, on progresse. On n'arrive jamais à rien de parfait, il est impossible d'atteindre cet idéal. C'est une lubie de nos temps cette idée qu'on devrait être des parents suprêmes. On se débat, on surnage, on sauve ce qu'on peut sauver. Basta.

J'ai prononcé les mots et j'ai attendu, encore, le canapé sous moi s'enfonçait, déjà le sol disparaissait de mon champ visuel avec les murs, la lumière presque voilée dans une hyperréalité, comme un hyperespace où tout va vite et lentement, le tourbillon laissait tout le temps dont j'avais besoin pour s'inscrire précisément dans ma mémoire. Jusqu'au moment où ta voix chevrotante a dit les mots que j'avais espéré ne pas entendre. Mais dont je connaissais chaque syllabe, déjà.

« Ben... hier soir, Papa il a bu beaucoup trop de vin et après il est venu dans mon lit, et il a mis sa main euh... ben tu sais... enfin dans ma culotte, là, tu vois... enfin dedans. Pardon Maman, je sais bien que j'ai fait une bêtise. Tu me pardonnes hein Maman, j'ai pas fait exprès tu sais ».

Le mur était là, et j'ai continué à courir droit devant, sans comprendre où naissait ce besoin que j'avais de courir, en sachant que j'allais le prendre en pleine gueule ce foutu mur, et j'ai continué la course effrénée pourtant.

J'ai dit ce que j'avais entendu avant, les mots qu'on doit dire, « non mon Cœur, c'est pas toi, toi t'as rien fait du tout, t'inquiète pas, tu rentres et je vais m'occuper de tout, on va tout réparer, ça va aller, je t'aime si fort tu sais, si fort et je suis fière de toi, tu as fait exactement ce que tu pouvais, c'est pas toi, tout va bien se passer maintenant, je suis ton bouclier magique mon Amour, je vais tout arranger, c'est promis, c'est promis mon Ange, je te le jure je vais tout arranger et plus jamais ça n'arrivera, plus jamais de toute la vie ».

On a raccroché et j'ai hurlé, je crois, j'ai entendu le voisin hurler « ta gueule » en retour.

Est-ce que tu étais soulagée, toi ? Est-ce qu'il y avait une lampe torche quelque part dans tes ombres ?

La collision a eu lieu et la douleur de mon visage explosé sur la paroi, le sang étalé, mon autre « moi » a ramassé le tout, épongé en pleurant silencieusement. L'arc était là, la flèche prête à partir, le bras tremblant presque de toute sa tension, il a fallu parvenir à me relever et rejoindre le bras, un réflexe encore, chercher le numéro de téléphone pour ces cas-là, l'endroit où je pouvais dire sans même comprendre ce que je disais pour qu'on me dise en retour ce que je devais faire, et la machine a démarré le processus légal au bout de mes sanglots et de ma haine, toute la douleur du monde à ce moment concentrée en moi, le Hurlement contenu cette fois, et savoir que j'allais

vivre définitivement le Hurlement qui ne sortirait plus jamais et qui deviendrait mon plus intime compagnon, mon trésor indicible, niché dans mes cellules.

Le Hurlement sera mon ami, pour le reste de mes jours de vie.

